Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2022 • Jour 1

Code sujet **22-HLPJ1NC1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Sujet 1 — La violence humaine à travers la rencontre d’un soldat avec un cheval pendant la guerre de 14-18
2 réponses • sujet p. 2–2

Sujet 2 — La violence comme destruction de soi, individuelle et collective
2 réponses • sujet p. 3–3

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

Sujet 1

20 points

La violence humaine à travers la rencontre d’un soldat avec un cheval pendant la guerre de 14-18

interprétation littéraire

Question Première partie

Sujet p. 2

> En quoi cette rencontre est-elle particulièrement expressive de la violence humaine ?

Démarche. Il faut expliquer comment une rencontre en apparence modeste donne à voir les effets de la guerre et la responsabilité humaine. On suit la progression du passage : le cheval porte des traces physiques de la violence, un obus ravive sa peur, puis le soldat tente de le secourir. Enfin, on étudie la manière dont le narrateur interprète le regard de l’animal. Il importe de distinguer les faits racontés des paroles que le soldat prête au cheval.

RÉPONSE À RETENIR

Dans cet extrait de *Ceux de 14*, Maurice Genevoix raconte la rencontre d'un soldat avec un cheval près du front. Cette rencontre est particulièrement expressive de la violence humaine parce qu'elle rend visibles, sur le corps et dans la peur d'un animal, les effets d'une guerre dont il ne comprend pas les causes. La compassion du narrateur contraste avec la violence du conflit, sans parvenir à protéger entièrement le cheval.

D'abord, l'animal porte les marques concrètes de la guerre et de l'épuisement. Il est décrit avec ses « pattes enflées » et sa « grosse tête » ; son flanc est « décharné » et sa peau est tendue sur sa carcasse. Le narrateur découvre ensuite une blessure : « Un filet vermeil » coule le long de sa patte, et le texte précise qu'une balle a creusé un sillon près de l'épaule (lignes 8 à 10). Ces détails précis rendent la violence physique et visible. À la fin, l'image des « os [qui] crèvent [la] peau » (ligne 29) insiste encore sur la maigreur de l'animal. Le cheval, qui n'a pas choisi de participer au conflit, subit pourtant ses conséquences.

La peur du cheval donne également à ressentir la violence comme une menace permanente. Lorsque l'obus siffle et explose, les naseaux de l'animal s'ouvrent, ses jambes tremblent et il « fait volte-face pour fuir » (lignes 14 à 18). La description suit à la fois le bruit et le mouvement : l'obus « franchit la vallée en ronronnant » et le roulement de l'explosion passe sur les personnages. Le cheval tente alors de s'échapper « d'un saut maladroit » ; ses sabots font rouler les pierres. La scène ne montre pas un combat, mais la réaction désordonnée d'un être vulnérable face aux tirs. Elle fait sentir que la guerre bouleverse jusque les gestes ordinaires et expose continuellement les vivants à la mort.

Face à cette brutalité, le soldat manifeste une attention réelle. Il s'adresse au cheval familièrement — « On est ami, n'est-ce pas ? » (ligne 5) —, le caresse, puis va chercher du foin et essaie de le guider vers un endroit plus sûr (lignes 20 à 24). Ses gestes sont concrets, et son ton affectueux crée un lien entre eux. La remarque « C'est idiot de se promener comme ça au nez des Boches ! » (lignes 11 à 12) introduit même une familiarité presque légère au milieu du danger. Mais cette sollicitude reste limitée : le soldat peut offrir quelques poignées de foin et tenter d'éloigner l'animal, non faire cesser les bombardements ni garantir sa sécurité. Le contraste souligne l'écart entre la compassion individuelle et la violence destructrice de la guerre.

Enfin, le regard du cheval donne à la scène une dimension pathétique. Ses yeux sont « troubles » et contiennent, selon le narrateur, « un infini de stupeur triste » (lignes 25 à 26). Le soldat interprète ce regard et imagine les privations de l'animal : il n'a plus l'abri, le râtelier plein de foin ni la musette d'avoine dont il disposait autrefois (lignes 27 à 29). Il ne s'agit pas des pensées littérales du cheval, mais d'une parole que le narrateur lui prête pour faire comprendre sa fatigue et son désarroi. La dernière question — « Et qu'à la fin ceux de là-bas te tuent, cela, n'est-ce pas, t'est bien égal ?… » (lignes 30 à 31) — suggère une résignation désespérée, produite par une souffrance qui dure.

Ainsi, cette rencontre rend la violence humaine particulièrement expressive en montrant ses effets sur un être sans défense : blessure, peur, faim, épuisement et perte d'abri. Le geste compatissant du soldat révèle qu'une relation de soin demeure possible au cœur de la guerre, mais il ne suffit pas à sauver le cheval de la violence du conflit.

essai philosophique

Question Deuxième partie

Sujet p. 2

> La violence nous rend-elle insensibles ?

Démarche. Il faut distinguer deux sens de l’insensibilité : l’émoussement des émotions, qui peut être une manière de se protéger, et l’indifférence morale, qui consiste à ne plus reconnaître la souffrance d’autrui. On peut d’abord montrer que l’exposition répétée à la violence risque de banaliser la souffrance ou de provoquer un détachement. Il faut ensuite établir que cet effet n’est pas inévitable : la violence peut aussi éveiller la compassion, l’indignation et le désir d’agir. La conclusion nuancera la réponse en montrant que la sensibilité se manifeste aussi par le jugement et les actes.

RÉPONSE À RETENIR

La violence nous rend-elle insensibles ? À première vue, la répétition de scènes violentes semble pouvoir nous habituer à la souffrance et diminuer nos réactions. Pourtant, l'insensibilité n'est pas une conséquence nécessaire de la violence. Il faut distinguer l'émoussement affectif, parfois vécu comme une protection, de l'indifférence morale, qui consiste à ne plus reconnaître la valeur de ceux qui souffrent. La violence peut nous endurcir, mais elle peut aussi nous bouleverser et nous pousser à agir.

D'abord, l'exposition répétée à la violence peut affaiblir notre réaction. Ce qui nous choque une première fois risque de nous sembler moins exceptionnel lorsqu'il se répète. Pour supporter une situation dangereuse ou douloureuse, on peut aussi mettre ses émotions à distance. Cette réaction peut aider à continuer d'agir sur le moment, mais elle devient problématique si le détachement se transforme en habitude. On risque alors de ne plus prêter attention aux victimes, ou de ne les percevoir qu'à travers des images et des chiffres. La souffrance est banalisée : au lieu de susciter une réponse, elle devient un élément ordinaire du monde.

Cependant, une apparente froideur ne signifie pas toujours que l'on juge la violence acceptable. Une personne peut chercher à maîtriser sa peur, ou se trouver incapable de réagir immédiatement. Inversement, on peut rester indifférent sans avoir été directement exposé à la violence, en détournant simplement le regard. L'insensibilité ne découle donc pas mécaniquement de la confrontation à la souffrance : elle dépend aussi de la manière dont on comprend la situation et dont on considère les victimes.

Ensuite, la violence peut provoquer l'effet contraire et rendre la souffrance plus sensible. La vue d'un être blessé peut susciter la compassion, la solidarité ou l'indignation. Dans le passage de Genevoix, le soldat rencontre un cheval blessé et épuisé. Il le caresse, va chercher du foin et tente de le guider vers un endroit plus sûr. Sa conduite montre que la proximité de la guerre n'abolit pas nécessairement la sensibilité : elle peut faire naître un geste de soin. Le soldat ne peut arrêter le conflit, mais il refuse de traiter la détresse de l'animal comme insignifiante.

Enfin, être sensible ne consiste pas seulement à éprouver une émotion. La compassion peut rester passagère si elle ne s'accompagne ni d'une réflexion ni, lorsque cela est possible, d'une action. À l'inverse, garder son sang-froid dans une situation difficile ne signifie pas forcément être indifférent : on peut maîtriser ses émotions afin d'aider plus efficacement. La sensibilité véritable suppose donc de reconnaître la souffrance d'autrui, de la juger digne d'attention et de chercher à ne pas la banaliser.

En conclusion, la violence peut nous rendre insensibles lorsqu'elle se répète ou nous conduit à nous protéger par le détachement. Mais cet effet n'est pas inévitable : la violence peut aussi susciter la compassion et le refus de l'indifférence. Rester sensible demande de préserver notre attention aux victimes et, autant que possible, de transformer cette attention en jugement et en actes.

Sujet 2

20 points

La violence comme destruction de soi, individuelle et collective

interprétation philosophique

Question Première partie

Sujet p. 3

> Selon Gusdorf, sommes-nous maîtres ou victimes de notre propre violence ?

Pour répondre à la question « sommes-nous maîtres ou victimes de notre propre violence ? », il faut distinguer les deux formes que Gusdorf examine : l'emportement individuel qui échappe au contrôle, puis la violence durablement organisée et employée comme instrument de pouvoir. Le texte ne présente donc ni le violent comme pleinement maître de lui-même, ni comme un être entièrement innocent de ses actes.

Dans les lignes 1 à 10, Gusdorf décrit d'abord la violence comme une perte de maîtrise. Il la qualifie de « destruction de soi » et rappelle que les Anciens voyaient dans la colère une « courte folie ». Les termes « échappement au contrôle », « explosion émotive » et « déchaînements paroxystiques » donnent à l'accès de violence l'allure d'un débordement. Les cris et les gestes attestent, selon lui, « l'échec de toutes les disciplines personnelles » : le violent ne parvient plus à se gouverner. En ce sens, il est victime d'une impulsion qui le dépasse.

Cependant, cet emportement s'inscrit dans une dynamique que le texte explique. Le violent recherche dans sa « propre frénésie » un « apaisement magique » : en augmentant le volume de sa voix et en gonflant ses muscles, il croit retrouver la puissance qu'il sent avoir perdue face à un obstacle. Cette satisfaction est provisoire : la décharge peut être suivie d'un retour au calme, mais aussi du « regret de l'excès commis » et de la honte (lignes 6 à 10). Le violent n'est donc pas simplement porté par une force étrangère à lui-même : il agit, et il peut ensuite reconnaître l'excès. La honte manifeste cette prise de conscience, sans annuler ce qui a été fait.

À partir de la ligne 11, Gusdorf distingue une violence qui ne se limite plus à l'accès passager : il arrive que le violent, une fois « hors de soi », ne puisse « à nouveau se posséder ». Il « fait confiance à la violence, méthodiquement ». Ce passage de l'emportement à la méthode est essentiel : la violence devient une pratique organisée, notamment dans la terreur, les persécutions et les guerres. Gusdorf évoque les dragonnades, l'Inquisition, l'univers concentrationnaire et les régimes policiers (lignes 12 à 18). Elle devient alors « institution et moyen de gouvernement » ; elle n'est plus seulement l'impulsion d'un individu, mais un système durable dont les acteurs et les institutions portent la responsabilité.

Cette organisation se réclame d'une certitude, mais Gusdorf la dénonce comme une « fausse certitude », une certitude qui « rend fou ». Les persécutions et les guerres constituent, à ses yeux, le pire témoignage que l'humanité puisse porter contre elle-même. Enfin, il interprète la violence, individuelle ou collective, comme le « camouflage d'une faiblesse ressentie » et d'un « effroi de soi à soi » (lignes 19 à 20). La violence manifeste ainsi une fragilité que le violent tente de dissimuler en imposant sa force. Cette explication aide à comprendre les ressorts de la violence, mais ne la justifie pas : en particulier lorsqu'elle est organisée, des choix humains la font perdurer.

RÉPONSE À RETENIR

Selon Gusdorf, nous sommes victimes de notre propre violence lorsque l'emportement nous fait perdre la maîtrise de nous-mêmes. Mais nous ne sommes pas de simples victimes passives : nous pouvons entretenir la violence, la choisir comme méthode et l'institutionnaliser. Elle révèle alors à la fois une faiblesse que l'on cherche à masquer et une responsabilité humaine. Nous ne sommes donc ni pleinement maîtres de l'impulsion violente, ni entièrement déchargés de la responsabilité de nos actes.

essai littéraire

Question Deuxième partie

Sujet p. 3

> Que nous révèlent de la violence les représentations littéraires et artistiques que nous en avons ?

La violence sidère par la brutalité de ses actes et par les souffrances qu'elle inflige. Les œuvres littéraires et artistiques ne se contentent pourtant pas de reproduire ce choc : par le choix des personnages, du point de vue et de la forme, elles peuvent en rendre visibles les conséquences, les causes et les rapports de pouvoir. Elles peuvent aussi transformer la violence en spectacle fascinant. Que nous révèlent-elles donc ? Elles nous donnent à percevoir l'expérience des victimes, éclairent les dimensions collectives et politiques de la violence, et nous conduisent à interroger notre propre regard.

D'abord, les œuvres donnent une présence sensible aux souffrances individuelles. Dans l'*Iliade*, les combats s'inscrivent dans une épopée guerrière, mais le récit fait aussi place au deuil et au coût humain de la guerre. La violence n'est donc pas seulement une occasion de célébrer la prouesse des combattants : elle atteint des personnes, leurs proches et leur communauté. Dans *Le 3 mai 1808*, Francisco de Goya représente l'exécution de civils par des soldats. L'opposition entre les condamnés, dont les attitudes expriment la peur et le désarroi, et le groupe des soldats, montré comme une force collective impersonnelle, dirige l'attention vers la vulnérabilité des victimes et la responsabilité des exécutants. L'œuvre fait ressentir ce que la seule évocation abstraite d'un événement ne rendrait pas aussi directement perceptible.

Ensuite, les représentations révèlent que la violence n'est pas seulement une explosion individuelle : elle peut résulter de rapports de pouvoir et s'exercer au nom d'un ordre ou d'une cause. Peint par Pablo Picasso après le bombardement de Guernica en 1937, *Guernica* montre des figures disloquées et souffrantes. La déformation ne vise pas à fournir un compte rendu réaliste de chaque détail ; elle fait éprouver le bouleversement et la terreur de la guerre. La littérature peut également représenter les dimensions politiques et sociales des conflits. Dans *Les Misérables* de Victor Hugo, les scènes de barricades et d'insurrection font apparaître la confrontation entre les insurgés et les forces qui rétablissent l'ordre, mais aussi les espoirs, les engagements et les pertes humaines liés au soulèvement. Ces œuvres invitent à se demander qui exerce la violence, sur qui, au nom de quoi et avec quelles conséquences.

Enfin, représenter la violence transforme notre manière de la regarder, mais cette transformation est ambivalente. Une œuvre peut éveiller la compassion et rendre visible une injustice ; elle peut aussi faire de la violence un spectacle attirant ou glorifier la force du combattant. Le point de vue adopté compte donc beaucoup. Goya et Picasso ne proposent pas une célébration triomphale des vainqueurs : ils orientent notre attention vers les victimes et la destruction. De même, un récit qui montre les conséquences d'un acte violent peut empêcher de le réduire à un instant spectaculaire. Mais aucune représentation ne donne accès à toute la réalité de la souffrance : une œuvre est construite, avec ses choix et ses limites. Il faut donc examiner ce qu'elle montre, mais aussi ce qu'elle laisse hors champ.

Ainsi, les représentations littéraires et artistiques révèlent la violence comme expérience intime de la souffrance et comme phénomène collectif lié à la guerre, au pouvoir ou aux conflits sociaux. Leurs formes et leurs points de vue peuvent rendre visibles les victimes et faire réfléchir aux responsabilités. Leur portée n'est toutefois pas automatique : elles peuvent aussi fasciner ou embellir ce qu'elles représentent. Les lire et les regarder avec attention, c'est donc interroger à la fois la violence et notre manière de la voir.

RÉPONSE À RETENIR

Les représentations littéraires et artistiques révèlent les souffrances individuelles causées par la violence, ses dimensions collectives et politiques, et les responsabilités qu'elle engage. Elles orientent notre regard : elles peuvent susciter la compassion et la réflexion, mais aussi transformer la violence en spectacle. Elles nous aident à dépasser le choc immédiat, à condition d'interroger leurs choix et leurs limites.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2022/spe-humanites-litterature-philo-2022-nouv-caledonie-1-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.